

# *La (Nouvelle) Revue Française*

## Interrogations sur l'origine d'un titre

par

PIERRE MASSON

[Ce titre] avait une signification pour laquelle l'avait choisi Montfort, si ardent à exalter dans ses *Marges* la précellence du génie national. L'adjectif "nouvelle", [...] avait été ajouté, non seulement parce qu'avait existé vers 1830 une *Revue Française* fondée par Guizot — hommage involontaire à l'arrière-grand-père de Schlumberger, — mais surtout par une volonté de rénovation : *La Nouvelle Revue Française*, cela sonnait en 1908 comme Jeune France à l'époque du bisaïeul <sup>1</sup>.

Ainsi parle Auguste Anglès, s'appuyant sur les souvenirs de Jean Schlumberger, et il semble en effet bien difficile de mettre en doute l'exactitude d'un tel témoignage :

Un jour qu'il était venu chez moi s'entretenir de nos projets, [Montfort] m'avait dit en me quittant : « Et puis j'ai un beau titre à vous proposer, un titre simple, qui ne sent pas la chapelle. Il a existé une *Revue Française*, qui a eu de l'importance à son époque. C'est peut-être un titre ambitieux, mais qui dit bien ce qu'il doit dire. » La suggestion avait eu l'agrément de tous. [...] (J'ignorais alors, je l'avoue à ma honte, qu'en nous plaçant sous le patronage de cette *Revue Française* qui avait eu « de l'importance à son époque », Montfort me ramenait d'une façon bien inattendue dans

---

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la N.R.F.*, t. I, Gallimard, 1978, p. 113.

le circuit familial ; que cette revue avait été fondée par Guizot et que, de 1837 à 39, sous un anonymat transparent, il y avait publié des articles marquants <sup>2</sup>.

Le problème est de savoir si, en faisant allusion à cette *Revue Française*, Montfort pensait à celle de Guizot, ou à une autre plus récente. En effet, il existait en 1908, depuis trois ans seulement au moment de la fondation de *La NRF*, une revue bi-mensuelle, *La Revue Française* (sous-titrée *politique et littéraire*) ; assurément, elle n'avait ni le ton, ni le public d'un *Mercury* ou même des *Annales*, auxquelles elle s'efforçait pourtant de ressembler. Que Gide et ses amis aient tous ignoré son existence paraît difficile, et plus encore Montfort, probablement plus au fait qu'eux du milieu journalistique ; pourtant, rien ne permet d'affirmer le contraire. Qu'ils aient consciemment voulu se démarquer de cette revue, qu'il y ait eu entre eux et celle-ci d'éventuels contacts, ou qu'au moins se soit établi un moment entre les deux équipes un sentiment de rivalité, voilà ce qu'on aimerait savoir. Le silence qu'elles maintinrent l'une envers l'autre dans leurs diverses rubriques ne peut être interprété comme une preuve, ni comme un démenti. En l'état actuel de notre enquête, seul l'examen du contenu de cette revue, et quelques billets mystérieux, permettent d'accorder de fragiles pilotis à ces hypothèses. En esquissant ici le portrait d'une revue littéraire oubliée, nous espérons ouvrir un chantier que d'autres, plus chanceux que nous, sauront peut-être prolonger avec des matériaux nouveaux.

### I. *La Revue Française*, une revue conservatrice

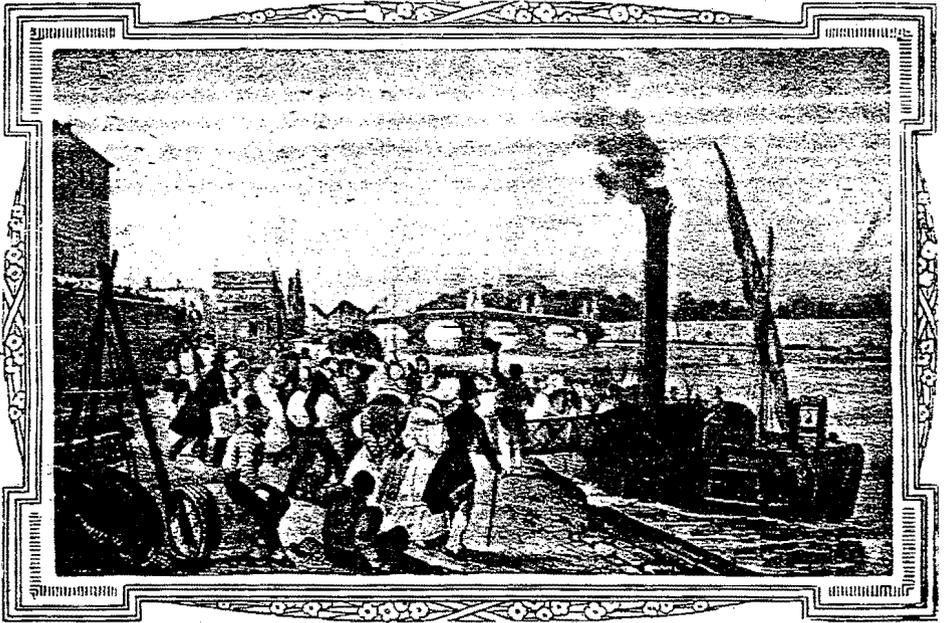
Louis Dausset (1866-1940) va être le fondateur et le premier directeur de *La Revue française*. Agrégé de lettres, il enseignait au collège Stanislas quand l'affaire Dreyfus le lance dans la politique ; il écrit dans *L'Éclair*, *L'Écho de Paris*, *La Liberté*, et fonde, avec François Coppée et Jules Lemaitre, le groupement de « La Patrie française » dont il devient aussitôt l'un des chefs. Dausset est élu en 1900 au conseil municipal de Paris dont il devient président l'année suivante. Il est un ami de Maurice Barrès, comme l'indique une brève remarque de ce dernier : « mon ami Dausset est un méliniste <sup>3</sup>. » De fait, dans la revue qu'il va fonder, Barrès va apparaître, soit en tant qu'auteur d'articles, soit en tant que sujet d'enquêtes louangeuses, comme l'un des principaux et constants repères idéologiques.

2. Jean Schlumberger, *Éveils*, Gallimard, 1950, pp. 192-3.

3. Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. , p. 334.

# La Revue Française

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE



COMMENT LES PARISIENS SE RENDAIENT A SAINT-CLOUD VERS 1830

*EN ALSACE-LORRAINE*, par MAURICE BARRÈS

Notre enquête : MAURICE BARRÈS ET LA JEUNESSE ALSACIENNE-LORRAINE

*LES HOMMES DE LA BASTILLE*, par le baron A. DE MARICOURT

LES CONFÉRENCES CHATEAUBRIAND :

*POMPÉI*, par l'abbé HENRY THÉDENAT, de l'Institut

Courrier de Paris. . . . . Antoine Redier.  
 Actualités et Souvenirs. . . . . Furet.  
 "L'Appel des armes" de M. E. Psichari. . . . . C. Lecigne.  
 Saint-Cloud reçoit la Croix. . . . . H. Pacory.  
 Croquis de saison : Aller et retour. . . . . Pierre Ladoué.  
 Soeur Sainte Agnès (poésie). . . . . Eugène Le Mouél.  
 Le Carnet d'une française. . . . . Elisabeth Régnier.

Le Tour de France. . . . . Alfred Dehodencq.  
 Manthe et Lucie (fin). . . . . Paul Acker.  
 Chronique théâtrale. . . . . Jacques Duval.  
 Les Ephémérides illustrées. . . . . A. B.  
 La Politique. . . . . J. du Pontcray.  
 La Vie sportive. . . . . G. de Lafsté.  
 Causerie financière. . . . . Jacques Rebas.

C'est le 25 juillet 1905 que paraît le premier numéro de *La Revue Française politique et littéraire*. À son sommaire, on trouve des articles de Jules Lemaître, Clément Vautel, Georges Lenôtre. Son programme s'annonce résolument conservateur :

Notre revue sera surtout une revue de famille ; elle s'adressera également au père, à la mère et à l'enfant pour les intéresser et pour les instruire.

[...] Notre politique intérieure sera toujours fidèle aux grandes idées de patrie, de liberté, de défense nationale, de libre progrès social. [...] En politique extérieure, l'intérêt du pays sera notre seul guide. [...] On retrouvera dans nos colonnes des écrivains aimés du public. [...] une revue nouvelle protégée par l'Idée française.

Il s'agit d'une revue de format 24 x 31,5 cm, de couverture bleue, d'une vingtaine de pages ; ses rubriques sont variées, visant un large public soucieux de s'instruire sans se limiter à la vie des lettres. On trouve ainsi des chroniques sportive, financière, des nouvelles de la mode, un commentaire de l'actualité et un éditorial politique, signé précisément par Louis Dausset en personne.

Au fil des numéros, on voit ainsi figurer les noms de François Coppée, Paul Bourget, Melchior de Vogüé, Henri Lavedan, Émile Faguet, mais aussi de Romain Rolland, d'Albert Savine et de Dostoïevski. Souvent, il s'agit, non pas d'articles originaux, mais de « bonnes feuilles » ou même d'extraits d'ouvrages déjà publiés.

En 1906, le n° 13 publie « Le noyer de Mac Mahon » de Maurice Barrès, et « Une visite à M. Barrès » de Madeleine Chamorgan. Le n° 16, « M. Barrès à Sparte » de Marcel Dubois. Le n° 17 (25 mars 1906) donne, de Barrès, « Déroulède et Clemenceau ». Le n° 33 propose Rostand, Bourget, Bordeaux, et le n° 35 Lemaître, Faguet, Brunetière.

On le voit, se trouvaient réunies là les principales cibles que Gide allait viser dans *La NRF* dès sa fondation. Mais en même temps, ces cibles étaient les représentantes d'un engagement politique dont lui et ses amis étaient loin de récuser tous les aspects. Au contraire, comme Gide le rappelle à Ghéon en 1909, ils étaient décidés, à *La NRF*, à se « montrer d'autant moins rétrogrades en art [qu'ils se découvraient] plus conservateurs en opinions <sup>4</sup> ». En quelque sorte, le style de cette *Revue Française* était ce qu'il importait de condamner afin de pouvoir, avec meilleure conscience, se rallier à certaines de ses idées. De plus, la présence répétée de Barrès au sommaire pouvait être ressentie par Gide comme une provocation,

---

4. *Correspondance Gide-Ghéon*, t. II, Gallimard, 1976, p. 736.

lui qui, dans presque tous ses articles, trouve moyen d'évoquer l'auteur des *Déracinés*, comme un frère ennemi par rapport auquel on ne se lasse pas de se situer, par peur d'être confondu avec lui. Plus que Montfort, c'est Gide lui-même qui pouvait être sensible à cet aspect, et concevoir alors « sa » revue comme s'inscrivant dans le prolongement d'une autre, dont elle soulignait en même temps le caractère désuet, « rétrograde ». Cela ne signifie pas nécessairement qu'il faille attribuer à Gide la paternité de l'adjectif « nouvelle ». Mais plutôt qu'il y avait entre lui et Montfort, avant que Mallarmé ne les sépare, une communauté de vues déjà ancienne ; elle remontait peut-être à l'époque où Gide rendait compte d'*Un An de caserne*, dans *L'Ermitage* de décembre 1901, tandis que Montfort, dans ses *Marges*, citait souvent des propos de Gide avec approbation, et, en avril 1907, écrivait, pour saluer la mort de *L'Ermitage* : « *Les Marges* perdent là quelqu'un de leur famille <sup>5</sup>. » L'examen de leur correspondance, qu'il ne nous a pas encore été permis d'effectuer, apporterait peut-être un éclaircissement sur ce point.

En 1908, Louis Dausset devient rapporteur général du budget de la Ville de Paris. C'est peut-être ce qui explique son désengagement progressif de *La Revue Française*. En janvier, il en est encore le directeur officiel. Mais en mai, le « *Courrier de Paris* », qui sert à ouvrir la revue et tient lieu d'éditorial, est désormais signé par Antoine Redier. Et le 6 décembre de la même année, un nouveau n° 1 de la revue voit disparaître le nom de Dausset de la couverture (on le retrouve seulement à la chronique politique), tandis qu'Antoine Redier, tout en annonçant l'envoi d'une lettre aux lecteurs, signe un éditorial en forme de nouveau programme ; annonçant la lutte contre une littérature « corrompue », il conclut : « Nous voulons bien déclarer, au moment de prendre, à *La Revue Française*, un nouvel essor, que nous ferons une œuvre morale. »

La personnalité d'Antoine Redier est sujette à controverse : journaliste (au *Correspondant* en 1896), plus tard romancier (*Pierrette*, Payot, 1917 ; *Léone*, Payot, 1920), chroniqueur (*Méditations dans la tranchée*, Payot, 1918), historien (*La Guerre des femmes. Histoire de Louis de Bettignies*, Éd. de « La Vraie France », 1924), conférencier (*Les Nouveaux Patriarches*, Éd. de « La Revue Française », 1924), il fut un homme de droite convaincu, fondant en 1924 la Légion, premier mouvement fasciste en France. Sa revue, tout en semblant dépassée, fut tout de même jugée par Brasillach et ses amis comme un abri légitime pour y développer leurs

---

5. Eugène Montfort, *Les Marges 1903-1908*, Bibliothèque des Marges, 1913, p. 228.

plumes :

Dès les premières semaines de 1930, nous commençons, Thierry Maulnier, Maurice Bardèche et moi, à y collaborer. [...] Il me semble que nous sommes entrés là-dedans un peu en conquérants, bousculant les vieilles dames apeurées, et nous livrant avec une belle inconscience aux fantaisies les plus contraires à l'esprit même du journalisme. [...] Je crois bien que mon premier article fut une *Oraison funèbre pour M. Gide*, que Jean-Pierre Maxence republia dans ses *Cahiers*, où M. Gide la lut <sup>6</sup>.

Paul Léautaud, pour sa part, fut plus sensible aux coulisses de la revue :

Une petite histoire aussi sur D..., le directeur de... [...] D... a commencé sa carrière en province. Il débarqua un jour, je ne sais plus où. Se fit quelques relations. Se mit en tête de fonder un journal catholique. Il réussit à y intéresser la société bien pensante de l'endroit. Recueillit des fonds assez importants. Acheta une imprimerie. Eut des commanditaires. Un jour leva le pied, laissant tout en plan, ayant dilapidé l'argent pour son compte personnel, laissant le passif à régler à ses dupes. Il vint alors à Paris, vivre à peu près de la même façon, qui est connue. Il a un fils, Alexis D..., qui paraît-il, le dépasse de beaucoup dans le talent de vivre avec l'argent des autres, et de tout acheter sans jamais payer. C'est lui qui a monté, si j'ai bien entendu, la librairie..., qui représente un petit bouillon pour quelques éditeurs <sup>7</sup>.

Mais en 1908, la morale était le mot d'ordre à *La Revue Française*, et cette fois jusque dans le domaine des lettres, où un souci d'éthique se prolongeait même sur le plan de l'esthétique. Barrès était toujours à l'affiche (5 janvier : « Amitié pour les arbres » ; 1<sup>er</sup> mars : « L'Achilleion » ; 29 mars : « Contre les influences étrangères » ; 26 avril : « Jeanne d'Arc à Domrémy » ; 21 juin : « Sur la gloire », etc.), ainsi que Lemaître (dont on louait les conférences sur Racine), Bourget et Faguet. Mais on trouvait également la signature d'Henri de Régnier, de Jules Renard, de Pierre Louÿs (5 juillet : « Sports antiques » ; 9 août : « Le Boulevard ») et de Remy de Gourmont (9 août : « Les routes de France » ; 30 août : « Le plaisir de l'eau » ; 13 septembre : « Figure des paysages »). Si l'on stigmatisait le transfert des cendres de Zola au Panthéon, on s'en prenait également à Mirbeau (le 15 mars, à propos de ses jugements sur la Belgique

6. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Le Livre de poche, 1973, p. 153.

7. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, t. II, Mercure de France, 1986, p. 1218.

dans *La 628-E-8*, Redier en personne revenant à la charge dans son « *Courrier de Paris* » du 24 mai et du 13 décembre), comme Gide autrefois dans ses premières *Lettres à Angèle*.

Incontestablement, un effort qualitatif tendait à affirmer le caractère littéraire de cette *Revue française*. Parallèlement, un effort quantitatif visait à la renforcer, peut-être pour faire face à un éventuel concurrent : le 9 août 1908 est annoncée l'absorption de *Ma Revue*, et le 29 novembre, Antoine Redier annonce le lancement d'une nouvelle formule, faisant passer la revue de 24 à 32 pages : c'est le n° 1 du 6 décembre qui réalisa cette mutation.

## II. Une rivalité fratricide ?

À ce moment, les membres de l'équipe fondatrice de *La Nouvelle Revue Française* eurent-ils l'intention délibérée de s'attaquer à *La Revue Française*, en l'utilisant comme un repoussoir commode ? On pourrait le croire, en donnant par exemple un sens inattendu à cette phrase que Copeau ajouta à l'intention de Ruyters, le 8 septembre 1908, sur une carte postale collective : « Ce qu'on se fiche de la *Revue Française* <sup>8</sup> ! » Évidemment, il faut prendre garde qu'à cette époque, sous la plume de Gide et de ses amis, l'expression *revue française* est souvent employée pour désigner une revue qu'on n'a pas encore pris l'habitude d'appeler par son sigle. Ainsi, lorsque Gide écrit à Montfort, le 27 novembre 1908 : « *La Revue Française* est malade ; vous étiez le premier à le sentir ; votre crainte de vous engager trop à fond nous le prouve <sup>9</sup> », nous savons qu'il pense à la première *NRF*, dont il vient de désavouer le numéro mal-larmocide. Mais alors, que faut-il penser de cette déclaration de Gide à Henry-D. Davray, le 25 janvier 1909 :

Quelques amis fondent, avec moi, une revue dont vous recevrez le premier n° à la fin de ce mois. *La Nouvelle Revue française* (en attendant de s'appeler *La Revue française*, plus simplement) se propose d'être à peu près ce qu'était *L'Ermitage* <sup>10</sup>,

Gide espérait-il une fusion entre les deux revues ? Cela semble peu croyable. Pensait-il à un essor de *La NRF* tel que l'autre devrait baisser les bras ? En cela il se trompait, car tout au long de l'année 1909, *La Revue française* ne cesse de se renforcer. Devenue hebdomadaire, elle fusionne en octobre avec *La Revue Mame* (de Tours) et en novembre avec

8. *Correspondance Gide-Ruyters*, t. II, P.U.L., 1990, p. 58.

9. *André Gide*, catalogue de l'exposition, Bibl. Nationale, 1970, p. 117.

10. *BAAG* n° 113, janv. 1997, p. 123.

*Les Dimanches chez soi*. Si Gide continuait d'ignorer l'existence de *La Revue Française*, on peut au moins se demander si celle-ci n'était pas informée de l'apparition de sa jeune homonyme, et si elle ne s'efforça pas alors de réagir.

C'est l'évolution de ses sommaires qui permet d'avancer cette idée. On la voit ainsi prendre — temporairement — une allure de revue résolument littéraire qui, par certains côtés, lui permet de rivaliser avec *La NRF*, et même, dans certains cas, de la devancer : au sommaire apparaissent en janvier Teodor de Wyzewa et Remy de Gourmont (à propos d'Edgar Poe) ; en février, deux mois avant Gide, Jules Lemaitre dénonce Catulle Mendès pour frivolité (« J'aurais donc fait conduire Catulle Mendès hors des frontières de la République, couronné des roses fanées de son dernier banquet nocturne »). Barrès est toujours le grand homme de la revue, on lit son discours de réception à l'Académie et divers articles, tandis qu'en mars, Émilie Arnal rend compte de *Colette Baudoche* (en mai pour Gide).

En octobre est annoncée l'organisation par *La Revue française* de conférences d'Henri Bordeaux, Paul Acker, Ernest Faudet, André Bellessort, Funck-Brentano ; elles auront lieu tous les mardis, du 15 février au 10 mai 1910, salle de la Société de Géographie, et publiées dans la revue. *La NRF* lancera pour sa part un cycle analogue, mais fin 1913. Et en novembre 1909, est-ce une coïncidence, une rubrique des *Revue* apparaîtrait, tenue épisodiquement par Léon Bocquet, l'homme par qui la rupture entre Gide et Montfort était arrivée un an auparavant : c'était lui, l'auteur du « Contre Mallarmé » que Gide ne put admettre, et qu'il exorcisa, dans le nouveau n° 1 de *La NRF*, par un article reprenant le même intitulé...

Aussi, dans *La Revue française* du 2 janvier 1910, Antoine Redier pouvait déclarer : « *La Revue française* commence une belle carrière littéraire, qui d'avance la remplit de fierté. » Et pour affirmer l'élévation de l'entreprise, le même Léon Bocquet ouvre, à partir du 6 février 1910, une enquête sur « morale et littérature » :

1. la littérature peut-elle et doit-elle tendre délibérément à devenir honnête et morale ?
2. le bon livre est-il, par définition et destination, un livre stupide, fade ou ennuyeux ?
3. un écrivain peut-il, sans manquer à l'art et sans déchoir, se mettre à la portée d'un public représentant la moyenne des idées intellectuelles et morales ?

On eut les réponses de Barrès, Vogüé, Acker, J-H Rosny, puis de Bordeaux, Bouhéliér, le 17 avril de Jammes et Gourmont.

Enfin, le 20 février, Antoine Redier énonçait un programme que n'eussent pas désavoué Ghéon et Copeau :

La critique littéraire n'existe guère aujourd'hui. [...] La publicité, en matière de librairie, a tué les critiques, et les éloges qu'on fait d'un volume sont trop souvent des éloges de complaisance ou, ce qui est pis, des éloges rétribués. Nous voulons, à *La Revue française*, réagir contre ces mœurs, et nous ouvrons une tribune où l'on dira aux lecteurs la bonne parole, la parole saine et probe, sans souci de l'intérêt des éditeurs, ni du plaisir des auteurs. Nous publierons donc, la semaine prochaine, à la fois la première de nos conférences et le premier article de M. Firmin Roz.

Évidemment, *La Revue française* avait déjà tendance à faire du neuf avec du vieux ; néanmoins, en éreintant *Chantecler* le 27 février, Antoine Redier n'allait pas dans le sens du conformisme, et se retrouvait sur la même ligne que Gide et Copeau. Et Firmin Roz, désormais critique en titre de *La Revue française*, était connu comme traducteur, tenant également chronique à la *Revue des deux Mondes*, puis à la *Revue Bleue*. Il est d'ailleurs piquant de le voir préfacer une édition de contes de Jack London aux éditions de la NRF, en 1914, et faire la promotion de cet ouvrage, non dans la *Revue des Deux Mondes* où Gide l'attendait <sup>11</sup>, mais dans *La Revue française* <sup>12</sup>...

### III. De l'indifférence à la haine

Mais l'approche de la guerre allait enfoncer la revue d'Antoine Redier dans un nationalisme de plus en plus cocardier, l'amenant à privilégier les reportages « patriotiques », les écrivains conventionnels, la reproduction des conférences Chateaubriand et, toujours, la célébration de Barrès ; en juillet 1913, un enquête sur « Barrès et la jeunesse ecclésiastique, la jeunesse littéraire, la jeunesse alsacienne, la jeunesse politique, la jeunesse étrangère » draine des réponses d'Henri Massis, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Acker, Georges Guy-Grand, Robert de Traz, etc...

Après la guerre, ce modeste élan allait peu à peu s'essouffler, et la déjà peu fringante *Revue Française* devenir la vieille dame un peu grise sur laquelle ironiserait Brasillach au moment de la violenter :

Je ne crois pas que la postérité garde un souvenir particulièrement vivace de *La Revue Française*. [...] Cette publication devait avoir un peu plus d'un quart de siècle d'existence, et avait mené avant 1914 une vie coite et gentille d'émule des *Annales*. Bien

11. Voir la *Correspondance Gide-Schlumberger*, Gallimard, 1993, p. 533.

12. *La Revue Française*, 21 juin 1914, pp. 268-9, « Un conteur américain ».

pensante, bourgeoise, provinciale, elle était faite pour un autre temps, et pour une clientèle qui se mourait sans être remplacée. Elle appartenait à Antoine Redier, qui avait publié des livres de souvenirs sur la guerre, et qui, appuyé sur une petite maison d'édition dirigée par son fils Alexis, essayait de retenir le public catholique, principalement dans les provinces du Nord. Des dames pieuses y écrivaient de petits contes inoffensifs et y donnaient des conseils moraux. Lorsqu'on manquait de copie pour remplir ses larges numéros hebdomadaires sous couverture bleue ornée d'un bois gravé, toujours assez copieux, on se précipitait sur les bons auteurs. [...] Bref il n'était pas de revue moins révolutionnaire, plus éloignée des idées et des goûts de la jeunesse<sup>13</sup>.

Il n'était plus question, à cette époque, de rivalité — si tant est qu'elle ait jamais existé — entre les deux revues ; mais la « croisade » des bien pensants menée contre Gide recoupait trop les orientations de *La Revue Française* pour qu'elle ne s'en fasse pas l'écho, comme le révèle la seule mention que Gide ait faite de cette revue — sans pour autant paraître découvrir son existence ou même s'étonner de son nom...

15 décembre 1921.

« M. Gide n'incarne pas même une école littéraire, pas même la revue où il écrit. Son œuvre est le scandale intellectuel et moral le plus impuni du siècle », lis-je dans la *Revue française* que l'Argus m'envoie ce matin. C'est signé René Johannet<sup>14</sup>.

Et neuf ans plus tard, Brasillach, faisant ses débuts dans cette même revue, se croyait obligé de les placer sous le signe de l'hostilité à Gide. Comme si, entre *La RF* et *La NRF*, la guerre allait de soi...

#### IV. Appendice

L'examen de *La Revue Française* nous apporte au moins un renseignement indiscutable, même s'il est de modeste portée. Dans le n° du 29 mars 1908, nous lisons l'annonce de la création, à compter du mois d'avril, d'une jeune revue de poésie, *Les Argonautes*, dirigée par Camille Lemercier d'Erm, « jeune poète de talent et d'avenir ». Son programme s'énonce en ces termes : « Conçue et rédigée dans un esprit nouveau, rehaussée de la collaboration certaine de plusieurs maîtres consacrés, la revue fait appel à tous les talents. Elle ne sera pas l'organe d'une école ou

13. Brasillach, *Notre avant-guerre*, op. cit., pp. 151-2.

14. Gide, *Journal*, t. I (1887-1925), Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1996, p. 1147.

d'une coterie quelconque ; elle veut exprimer l'Art dans toute sa plénitude et sa liberté, et susciter l'ardeur de nouveaux Argonautes à la conquête de la Beauté. »

On pense évidemment ici au fameux banquet des Argonautes, groupement littéraire hétéroclite où se côtoient des littérateurs jeunes et vieux, qui constitue, dans *Les Faux-Monnayeurs*, un moment crucial. À moins qu'il s'agisse, encore une fois, d'une simple coïncidence...